1864 : Un rendez-vous manqué en Italie

À l'aube de l'Association

Quelques jours après la fondation de la III[e] Internationale, en prévoyant son rôle aux débuts d'une « *nouvelle époque de l'histoire mondiale* », Lénine rappela que celle-ci ne se référait pas seulement aux idéaux de son aïeule, la I[ère] Internationale, mais aussi aux caractères spécifiques de ses bases fondamentales. « *La I[ère] Internationale avait jeté les fondements de l'organisation mondiale des travailleurs pour préparer leur assaut révolutionnaire contre le capital* » et avait ainsi « *jeté les fondements pour la lutte prolétarienne, internationale, pour le socialisme* »[1]. Ces bases d'une nouvelle organisation, ayant le présent comme point de référence mais regardant surtout vers le futur, sont déjà présentes dans l'acte de naissance de la I[ère] Internationale. Dans l'*Adresse inaugurale*, rédigée par Marx, on lit en effet : « *l'expérience de cette période (1848-1864) a prouvé jusqu'à l'évidence que* […] *le travail coopératif* […] *ne pourra jamais arrêter le développement, en proportion géométrique, du monopole, ni affranchir les masses* […]. *La conquête du pouvoir politique est donc devenue le premier devoir de la classe ouvrière.* ». Il serait impossible de remplir cette tâche sans une « renaissance » et une « reconstitution » du « *parti des travailleurs* ». Celui-ci, voulant et devant devenir une « puissance parmi les puissances », a aussi le devoir de « *se mettre au courant des mystères de la politique internationale*» ; parce que « *combattre pour une politique étrangère de cette nature, c'est prendre part à la lutte générale pour l'affranchissement des travailleurs.* » Et Marx de conclure : « *il est un élément de succès que ce parti possède : il a le nombre ; mais le nombre ne pèse dans la balance que s'il est uni par l'association et guidé par le savoir*.»[2] Dictature du prolétariat, Parti international de la classe ouvrière, sa stratégie et sa théorie : voici une liste des problèmes déjà posés en 1864 par la I[ère] Internationale.

De multiples événements menèrent à sa fondation, lors de la fameuse réunion du 28 septembre 1864 au St Martin's Hall de Londres. Après l'échec des révolutions européennes de 1848-49, la réaction politique qui suivit et l'impétueux développement du capitalisme sur les deux rives de l'Atlantique, plusieurs années s'écoulèrent « *jusqu'au moment où un nouveau soulèvement du mouvement ouvrier donna naissance à l'Association Internationale des Travailleurs. Durant ces dix années de réaction politique et de développement économique d'une richesse sans exemple sur lequel même la guerre de Crimée n'eut presque aucune influence et qui embrassa tous les pays européens y compris la Russie, une nouvelle génération eut le temps de mûrir ; la crise mondiale de 1857-58 l'éveilla de son indifférentisme.* »[3]. Tel fut l'élément déclencheur que David B. Riazanov identifia dans sa reconstitution historique de l'évènement, et qui permit à la classe ouvrière de relever la tête. Avec la crise se rouvrirent aussi les vieilles questions nationales irrésolues en 1848, donnant un nouvel élan aux divers mouvements démocratiques. Alexandre II abolit le servage en Russie en 1861 et, toujours la même année, éclatait également la guerre de Sécession aux États-Unis d'Amérique, qui aboutit ensuite à l'abolition de l'esclavage. L'Angleterre fut encore une fois le foyer du réveil de la classe ouvrière européenne. Après la fin du mouvement chartiste, les puissantes grèves de 1859 et 1961 aboutirent finalement à la

[1] Lenin, *La III Internazionale e il suo posto nella storia*, (15.4.19), in Lenin, *Opere*, Milano, Edizioni Lotta comunista, 2002, 46 volumi, vol. XXIX, pp. 279-280 (Lénine, *La III[ème] Internationale et sa place dans l'histoire*, (15 avril 1919), in Lénine, *Œuvres*, Éditions sociales, Paris t. XXIX, pp. 309-310).

[2] Marx, *Indirizzo inaugurale dell'Associazione internazionale degli operai*, (5.11.1864), in Marx-Engels, *Opere*, [*MEO*], Roma, Editori Riuniti, 32 volumi, 1972-1990, vol. XX, pp. 12-13 (Marx, *Adresse inaugurale de l'Association internationale des travailleurs*, (5.11.1864), in *Le Conseil général de la Première Internationale. Procès-verbaux, I. La conférence de Londres. 1865*, Éditions du Progrès, Moscou, pp. 240 *sqq*).

[3] David B. Riazanov, *Alle origini della Prima Internazionale*, Milano, Edizioni Lotta comunista, 1995, p. 20.

conquête de la journée de travail de neuf heures et demie sans réduction de salaire. La crise économique rouvrit la question salariale en France aussi, mettant fin d'un seul coup à toutes les illusions sur le « socialisme impérial » suscitées par Napoléon III. Avec les amnisties de 1856 et 1859, de nombreux ouvriers contraints à l'émigration retournèrent au pays, et avec la loi de 1864, qui permettait le retour à une semi-liberté de coalition, même le mouvement français reprit un nouvel élan. Le développement quantitatif du mouvement ouvrier et les séismes politiques et sociaux de l'Allemagne mirent aussi en mouvement la classe ouvrière allemande. Après la léthargie qui suivit la défaite de 1848 et la dissolution de la Ligue des communistes, l'agitation menée par Ferdinand Lassalle au début de 1863 mena, au mois d'août, à la naissance de l'Association générale des ouvriers allemands, première organisation nationale de la classe ouvrière. Mais ce fut surtout sur le terrain de la politique internationale que le mouvement ouvrier européen renaissant montra sa maturité. Malgré les lourdes répercussions de la crise du coton sur les conditions de la classe ouvrière, du fait de la guerre civile américaine, les ouvriers britanniques exprimèrent leur soutien par d'imposantes manifestations lorsqu'Abraham Lincoln annonça, début 1863, son intention de libérer les esclaves d'Amérique. Toujours dans cette période et de façon tout aussi énergique, les ouvriers britanniques prirent position en faveur de l'insurrection polonaise contre la domination russe. Une adresse votée lors d'un meeting international, tenu à Londres le 23 juillet 1863, ratifia cette profession de sympathie internationale de la classe ouvrière en faveur de la cause polonaise. Toutefois, commente D. B. Riazanov, « *alors que cette insurrection offre l'occasion aux ouvriers anglais et français de proclamer la fraternisation entre les peuples comme principe de leur politique, l'adresse indique un autre facteur, qui rend cette fraternisation absolument nécessaire pour les travailleurs. C'est l'exigence d'améliorer leur situation sociale à travers la réduction de l'horaire de travail et l'augmentation des salaires, objectifs irréalisables sans une connexion internationale des travailleurs* ». Voilà pourquoi, conclut le révolutionnaire russe, il faut voir dans cette réunion « *la véritable origine de ces évènements et des raisons qui conduisirent à la fondation de la Première Internationale* ».[4]

Le rôle de Marx et les pathétiques tentatives d'intrusion de Mazzini

Le mouvement ouvrier européen, qui arrivait à maturité en créant sa première organisation internationale, n'était certes pas encore complètement affranchi des résidus utopistes et sectaires de son enfance. Ainsi, en son sein, se réalisa une convergence momentanée de tendances et d'intérêts assez divers, à laquelle prirent part tous les courants politiques et idéalistes alors présents dans divers pays (proudhoniens, blanquistes, lassalliens, trade-unionistes, jacobins, radicaux, anarchistes et marxistes). « *Mais s'il est vrai* – commente Gian Mario Bravo dans son œuvre documentaire sur la I[ère] Internationale – *que ces courants confluèrent* [en elle]. *L'association fut intimement caractérisée par la matrice prolétarienne et de classe sur laquelle se greffa le nerf de la pensée politique et de la réflexion sociale de Marx et, par la suite, après 1870, de Engels aussi* », lorsque celui-ci eut enfin la possibilité de se retirer de son activité commerciale. L'Association Internationale des Travailleurs (AIT) doit donc être conçue « *comme le produit de l'évolution historique du mouvement ouvrier, surtout euro-américain, c'est-à-dire directement relié au développement industriel et capitalistique, que l'action doctrinale et pratique de Marx, d'Engels et de leurs disciples ont accompagné. À son tour, cette action représente l'héritage des organisations originelles du mouvement ouvrier international et allemand des années1840 et en particulier de la Ligue des communistes* »[5].

[4] Id. p. 63.
[5] Gian Mario Bravo, *La Prima Internazionale. Storia documentaria*, Roma, Editori Riuniti, 1978, due volumi, pp. 10 e 15.

Le rôle joué par Marx depuis la réunion fondatrice de l'AIT est connu. Non seulement sa participation au meeting fut réclamée par les organisateurs, mais ce fut précisément Marx qui désigna le délégué Georg Eccarius pour tenir le discours au nom des ouvriers allemands. Dès la première réunion du 28 septembre, Eccarius et Marx lui-même furent élus au Conseil central provisoire. Composé de vingt et un Britanniques, neuf Français, dix Allemands, six Italiens, deux Polonais et deux Suisses, ce Conseil fut chargé de rédiger les *Statuts*. Dans la sous-commission chargée de l'élaboration des *Statuts*, Marx réussit en fait à garantir l'affirmation des idées fondamentales du socialisme scientifique. Malgré quelques insignifiantes concessions aux omniprésentes divagations démocratico-moralisantes mazziniennes, ces idées furent finalement approuvées à l'unanimité le 1er novembre 1864, lors de la quatrième réunion du Conseil provisoire. Les faits sont connus, mais avant de les rappeler nous devons rendre compte de l'intrusion mazzinienne.

Depuis des années, Mazzini avait pris l'habitude de jouer avec d'évanescents « états-majors » de la révolution – rendus tels par le peu de suite aussi bien en nombre de révolutionnaires que de masses enclines à la révolution. Il jouait aussi avec d'innombrables organisations existant plus sur le papier que dans la réalité, et prit l''habitude de transférer ceux-ci et celles-ci du plan national au plan international. Ainsi la « Jeune Italie » qui devint « Jeune Europe ». En 1864, Mazzini pensa pouvoir jouer le même jeu avec la naissante AIT. Une assise importante du mouvement associatif de tendance démocratico-mazzinienne s'était récemment conclue en Italie. Le XIe Congrès des Sociétés ouvrières italiennes (SOI) qui avait eu lieu en octobre à Naples compta une soixantaine de sociétés, principalement de caractère mutualiste ou politique, qui pourtant ne représentaient « *pas même un dixième* » des sociétés « *existantes en Italie* »[6]. L'épisode le plus important de ce congrès concerna l'approbation de l'*Acte de fraternité des sociétés ouvrières italiennes*, essentiellement rédigé par Mazzini, qui avait déjà été publié le 31 juillet dans le *Journal des associations ouvrières italiennes*, édité à Gênes par la Commission exécutive des SOI. Ces jours-là, Mazzini n'avait pas attaqué l'AIT, pensant même en devenir l'initiateur et *« pouvoir neutraliser en son sein l'influence de Marx* »[7], et il agit sur deux plans. Il fit en sorte que le congrès charge Gaspare Stampa, membre de la Commission exécutive des SOI, de représenter l'Italie au Congrès de fondation de l'AIT, et chargea l'officier allemand Louis Wolff, son émissaire et représentant de l'Association de progrès mutualiste italienne, mazzinienne, fondée à Londres la même année, de proposer l'*Acte de fraternisation* approuvé à Naples au comité chargé de rédiger les *Statuts* de l'AIT. Laissant de côté le personnage de Wolff, qui ayant fait partie du Conseil général de l'AIT durant les années 1864-65, fut ensuite démasqué en tant qu'agent bonapartiste, l'affaire des *Statuts* finit par impliquer directement Marx.

Lorsque celui-ci, empêché de participer aux premières réunions du sous-comité du Conseil parce que malade, eut entre les mains la première ébauche du document, il se rendit compte immédiatement que « *c'était évidemment une magouille de Mazzini, et tu peux donc imaginer à l'avance* – écrivit-il à Engels dans sa célèbre lettre du 4 novembre 1864 – *dans quel esprit et avec quelle phraséologie la question réelle, la question ouvrière, y était abordée. Également, comment on y introduisait la question des nationalités* ». Sollicité par Eccarius, Marx participa à la séance suivante du 18 octobre. « *Je vins et je vus réellement effrayé en entendant ce bon Le Lubez donner lecture d'un préambule épouvantablement filandreux, mal écrit et fort mal digéré, ayant la prétention d'être une déclaration de principes, où l'on voyait pointer partout le nez de Mazzini, le tout affublé des plus beaux oripeaux du socialisme français. Par ailleurs, on y voyait repris dans ses grandes lignes le règlement italien, qui, mis à part tous ses autres vices, visait, en fait, un but tout à fait impossible : une sorte de*

[6] Nello Rosselli, *Mazzini e Bakunin. Dodici anni di movimento operaio in Italia (1860-1872)*, Torino, Einaudi, 1967, p. 119.

[7] Bianca Montale, *Mazzini e le origini del movimento operaio italiano*, Genova, Tilgher, 1973, p.78.

gouvernement central (avec bien sûr Mazzini derrière tout cela) des classes laborieuses européennes ». Marx, qui à l'occasion fit « *gentiment opposition* » laissant à Eccarius le soin de mener bataille, obtint finalement que le comité soumette la question à une nouvelle version du texte. Ayant lui-même obtenu cette charge et vu « *qu'il était impossible de tirer quoi que ce soit de ce* fatras », Marx réécrivit complètement autant l'*Adresse* que les *Statuts*. Il laissa « *deux phrases simplement sur le "devoir" et le "droit", de même que "vérité, morale et justice"*», replacées néanmoins de telle façon « *que ça ne peut pas tirer à conséquences* », et ces documents furent enfin approuvés « *à l'unanimité* » lors de la réunion du premier novembre du Conseil générale provisoire. « Nos vues », rédigées de façon « *acceptable par le mouvement ouvrier, compte tenu de son niveau actuel* »[8], conclut Marx, ont ainsi été pleinement approuvées.

L'approche et l'apport du mouvement ouvrier italien à la création de l'AIT se consuma dans cette maladroite tentative. L'AIL, en 1864, finit donc par passer presque inaperçue en Italie, ne suscitant pas d'autres échos. Nombreuses sont les raisons objectives : économiques, sociales et politiques. Économiquement, l'Italie était encore un pays assez arriéré où le développement capitaliste n'accomplissait que ses premiers pas. Par conséquent, son mouvement ouvrier aussi n'en était qu'à ses balbutiements et traversait encore sa première phase mutualiste, ouverte en 1853 avec le premier congrès national des Sociétés ouvrières de secours mutuel (SOSM). Mais c'était la situation politique italienne qui représentait le problème principal. Depuis les mouvements des Carbonari des années 1820 et 1830 et l'assaut démocratico-bourgeois de 1848, l'Italie était encore complètement empêtrée dans la « question nationale ». Le « Risorgimento » italien passa par trois guerres (1848-49, 1859, et 1866) et l'expédition des Mille de 1860, mais le problème de l'unification nationale n'était pas complètement résolu : la « question romaine » restait encore ouverte. C'est seulement la guerre franco-prussienne de 1870, avec la défaite de Napoléon III, qui permettra de clore définitivement le cycle historique de l'unification italienne. Finalement, cette situation n'était pas très différente de celle de l'Allemagne, par exemple. Mais tandis que la jeunesse révolutionnaire et le prolétariat allemands avaient constitué dès 1848 la Ligue des Communistes et disposé, avec Marx, de leur stratégie pour la « révolution permanente », les Italiens à l'inverse avaient été éduqués à l'école moralisante du « Dieu et Peuple » de Mazzini et à ses nombreuses et vaines tentatives d'insurrection. Ou encore à l'école des entreprises de Giuseppe Garibaldi le « héros des Deux Mondes ». Celles-ci, bien qu'enthousiasmantes au début, laissaient en conclusion un arrière-goût amer, à cause des compromis avec la Maison de Savoie. Voilà pourquoi 1864 et la naissance de l'AIT n'eurent que peu de répercussions en Italie. Et voilà pourquoi, sans même en comprendre bien les raisons, et étant au fond étrangers et opposés aux finalités de classe de cet événement, les démocrates mazziniens furent les seuls à s'intéresser à l'AIT, même si ce fut dans les termes que nous venons de décrire. En effet, jusqu'au premier Congrès de l'AIT (Genève, septembre 1966), seuls des journaux mazziniens tels que *L'Unità italiana* (L'Unité italienne) de Milan, *Libertà e lavoro* (Liberté et travail) et *Il Popolo d'Italia* (Le peuple d'Italie) de Naples, le *Giornale delle Associazioni operaie italiane* (Journal des associations ouvrières italiennes) et *Il Dovere* (Le Devoir) de Gênes) traduisirent et publièrent les *Statuts* et l'*Adresse inaugurale* de l'AIT. Jusqu'à cette date, même au Conseil général de l'association, l'Italie ne fut représentée que par des mazziniens (P. Aldovrandi, G. Bagnagatti, G. Fontana, D. Lama, N. Salvatella, C. Setacci, F. Solustri, G. Trani, L. Wolff, C. Orsini, G. Dassi) ; les neufs premiers étaient tous membres de l'Association pour le progrès commun, une organisation fondée par Mazzini à Londres toujours en 1864. Cette situation dura jusqu'en 1867, lorsque les destinées du mazzinianisme et de l'AIT en Italie commencèrent à prendre une autre tournure.

[8] Marx, lettera a Engels, 4 novembre 1864, in *MEO*, vol. XLII, pp. 12-14 (Marx - Engels, *Correspondance*, trad. fr. Editions sociales, tome VII (1862-1864), pp. 280-282).

Bakounine « émissaire » de Marx en Italie

Que s'était-il passé ? D'abord, le malaise général dû à la conclusion de la III[e] guerre d'indépendance en 1866. À la honte de la défaite de Custoza et Lissa, vint s'ajouter encore l'humiliation de se voir rétrocéder la Vénétie en seconde main : en l'occurrence par Napoléon III. Mais les évènements de Mentana de novembre de l'année suivante, avec la défaite de la tentative des volontaires garibaldiens de libérer Rome face aux troupes franco-vaticanes et l'arrestation de Garibaldi par les troupes piémontaises, précipitèrent la crise de l'organisation mazzinienne. Selon Rosselli, « *Mentana est une date décisive pour le développement du bakouninisme et plus généralement des idées socialistes en Italie. La défaite éloigne irrémédiablement du gouvernement constitutionnel beaucoup de jeunes dégoûtés à jamais des agitations mazziniennes et des expéditions garibaldiennes, ayant montré leur inefficacité, mais tout en exacerbant leur mécontentement, cette défaite n'assouvit pas leur volonté d'action* […]. *La crise que Mentana ouvre dans l'âme de ces jeunes ne portera ses fruits qu'à partir de 1868* » et ce sera tout à l'avantage de Bakounine et « *tout au désavantage de Mazzini dont la popularité et l'influence en Italie subiront un sérieux coup. Mais un sérieux coup, surtout, à cette organisation ouvrière* [les SOI] *à laquelle, depuis maintenant trois ans, il ne consacre qu'une faible activité* »[9]. Ainsi, bien que dans un climat de grande confusion idéologique, l'AIT, après son affermissement devenu manifeste au cours du second congrès de septembre 1867 à Lausanne, commença à devenir un point de référence objectif même en Italie. Ce fut justement au cours de cette année qu'un groupe de démocrates napolitains, tournant le dos à Mazzini et fascinés par l'exubérance du nouvel arrivé, le russe Bakounine, créa l'organisation et le journal *Libertà e giustizia* (Liberté et justice), dirigés par l'ex-publiciste mazzinien Pier Vincenzo De Luca. Outre l'*Adresse* de l'AIT, ce journal publia, bien que partiellement mais pour la première fois en Italie, la *Préface* de Marx au premier livre du *Capital*. Dès lors, la branche italienne de l'AIT, après les « intrusions » dérisoires des démocrates, commença effectivement une nouvelle vie ; mais sous l'enseigne, avec les habits et à travers les « intrigues » de ses nouveaux disciples anarchistes. Pour comprendre comment Bakounine a pu réussir là où Mazzini avait échoué, il faut revenir en arrière.

Au cours des mêmes jours où se déroulait l'affaire de la rédaction des *Statuts* de l'AIT, Marx rencontra Bakounine à Londres. Ils ne s'étaient plus rencontrés depuis 1848, c'est-à-dire seize ans. Bakounine, de passage dans la capitale britannique, était sur le point de retourner à Florence où il avait déjà séjourné de janvier à mars de la même année. La rencontre est relatée par Marx à Engels, dans la même lettre où il lui racontait l'histoire de l'*Adresse* et des *Statuts*. « *Je dois dire* – écrivait-il – *qu'il m'a beaucoup plu, plus qu'avant.* […] *Au total, il est une des rares personnes que je rencontre au bout de seize ans et qui n'ait pas évolué à reculons, mais vers l'avant* ». À cette occasion, ils discutèrent brièvement des derniers évènements internationaux et Bakounine lui déclara que « *désormais – après l'échec de l'histoire polonaise* » –, il participerait plus « *qu'à des mouvements socialistes* »[10]. Dans cette lettre, Marx ne fait pas référence à une discussion sur l'AIT. Toutefois, lorsque cinq ans plus tard il revint sur cet « *entretien* », il rappela que « *Bakounine promit d'œuvrer de toutes ses forces* » pour l'AIT en Italie, qu'il « *reçut, envoyés par Marx, les* Statuts provisoires *et l'*Adresse aux classes laborieuses » et qu'il « *répondit de façon "assez enthousiaste*" », même si par la suite « *il ne fit rien* »[11]. Même s'il est possible que cette reconstitution, faisant partie de la

[9] Nello Rosselli, *Mazzini e Bakunin*, op. cit., p.184.
[10] Marx, lettera a Engels, 4 novembre 1864, op. cit., p. 14 (Marx-Engels, *Correspondance* (cit.), pp. 282-283).
[11] Marx, *Comunicazione confidenziale [del Consiglio generale dell'AIL al comitato di Braunschweig del Partito operaio socialdemocratico tedesco]*, (1870), in Gian Mario Bravo, *La Prima Internazionale. Storia documentaria*, op. cit. p. 410.

Communication confidentielle du Conseil général de l'AIT que Marx envoya à Ludwig Kugelmann le 28 mars 1870, semble écrite a posteriori et ait été affectée par les désaccords entretemps survenus avec les premières ruptures entre l'AIT et Bakounine, rien ne permet néanmoins de la définir intéressée ou distordue en faveur de Marx. Il est en effet connu que les rapports épistolaires entre Marx et Bakounine se poursuivirent encore pendant quelques mois. Dans une lettre du 7 février 1865, Bakounine s'adressant à Marx comme son « *très cher ami* », lui demandait « *l'absolution* » pour n'avoir pas répondu à ses deux précédentes lettres, il déclarait accepter avec enthousiasme les tâches qui lui avaient été confiées et concluait la lettre en « *baisant respectueusement* […] *les belles mains* »[12] de la femme et des filles de Marx et en proposant un échange de photographies de famille. Pendant plusieurs mois donc, et au moins jusqu'en avril 1865, Marx continua à croire en la loyauté de Bakounine et à espérer pouvoir se servir de lui en Italie pour placer des « *mines* » contre Mazzini[13]. Par la suite, il semble que la correspondance se soit interrompue, et pendant plus de trois ans Bakounine et Marx n'eurent plus de rapports directs. Quand ils reprirent contact, vers la fin de 1868, Bakounine, avec la joyeuse désinvolture mensongère qui l'a toujours distingué, reprit à se déclarer « *son ami* », et même « *plus que jamais* ». Il alla jusqu'à se déclarer « *son disciple et* […] *fier de l'être* », « *car mieux que jamais je suis arrivé à comprendre combien tu avais raison de continuer à tous nous solliciter à poursuivre sur la voie royale de la révolution économique* […] *dénigrant ceux parmi nous qui se perdaient sur les sentiers des initiatives tant nationales qu'exclusivement politiques* »[14]. Mais la voie royale suivie par Bakounine en Italie, et avec lui celle suivie par l'AIT dans la péninsule, n'était pas celle du socialisme scientifique mais bien celle de l'anarchisme, qui s'affermit définitivement après la défection de Carlo Cafiero en 1872.

L'écho de la Commune de Paris en Italie et la redécouverte de l'Association Internationale des Travailleurs

Si l'année 1870 se termina, sous tous les aspects, sous le signe d'une crise du mazzinianisme, 1871 ne laissait rien présager de mieux. Tandis que les républicains s'affairaient encore avec les outils et à l'intérieur de l'horizon conceptuel du XIX^e^ siècle, les deux mois qui s'écoulèrent entre la proclamation de la Commune de Paris (18 mars) et son écrasement lors de la Semaine sanglante (28 mai) laissaient déjà entrevoir l'aube d'une nouvelle époque. Cet « assaut du ciel », qui obligea les contemporains à se mesurer avec le futur, fut fatal aux destinées du courant démocratico-républicain parmi les ouvriers. L'écho de la Commune en Italie fut retentissant. La Commune imposa le choix d'un camp et l'AIT, qui en hissa le drapeau, devint le bastion pour lequel il fallait se positionner ou contre lequel combattre. Partout, le camp républicain se scinda, à l'instar d'une grande partie de la presse démocrate. Les journaux mazziniens avaient subi eux aussi l'influence de la Commune, mais contribuèrent en large mesure à augmenter la confusion parmi les rangs de leurs partisans, dès lors que, après le mois de mai, ils durent à l'inverse reporter les attaques furieuses que Mazzini adressa aux Communards et à l'Internationale dans les colonnes de *La Roma del popolo* (La Rome du peuple)[15]. Le camp républicain, que cette situation avait déjà mis déjà en crise, fut encore une

[12] Bakounine, *Œuvres complètes*, version CD-ROM (sous la direction de) International Institute of Social History, Amsterdam, 2000.
[13] Marx, lettera a Engels, 11 aprile 1865, in *MEO*, vol. XLII, p. 11 (Correspondance, éd. cit., t. VIII, p. 112).
[14] Bakunin, lettera a Marx, 22 dicembre 1868, in James Guillaume, *L'Internazionale. Documenti e ricordi (1864-1878)*, Chieti, Centro Studi Libertari Camillo di Sciullo, 2004, quattro volumi, vol. I, p. 163.
[15] Les articles étaient : : *Il Comune e l'Assemblea* (La Commune et l'Assemblée), 17, 21, 28 juin, n° 15, 17, 18 ; *Agli operai italiani* (Aux ouvriers italiens), 13 juillet, n° 20 ; *Gemiti, fremiti e ricapitolazione* (Gémissements, frissons et récapitulation), 10, 17, 24, 31 août, n° 24-27 ; *Il moto delle classi artigiane e il congresso* (Le mouvement des classes artisanes et le congrès), 7 septembre, n° 28 ; *L'Internazionale svizzera* (L'Internationale

fois déchiré par la déclaration de Garibaldi en faveur de la Commune. Le « héros des Deux Mondes » n'était pas devenu socialiste et ne le devint jamais. Engels le savait bien et, dans une lettre de cette période adressée à Theodor Cuno, il dépeignait ainsi les hommes et les faits : « *J'ai vu Riciotti Garibaldi ce matin chez Marx, c'est un jeune homme très intelligent, d'un grand calme, mais plutôt soldat que penseur* », qui « *tout comme le vieux* [Giuseppe Garibaldi] *montre dans ses théories plus de bonne volonté que de clarté* »[16]. Toutefois, suite à cette prise de position, la divergence Mazzini-Garibaldi, remontant à 1848 mais restée dans l'ombre et peu connue, devint un fait public qui alimenta l'hémorragie de partisans des rangs mazziniens. Pour toutes ces raisons, commente Bianca Montale, « *l'aile radicale du mazzinianisme, insatisfaite et assoiffée d'action révolutionnaire, fit sien le mythe de la Commune, même si elle n'en connaissait pas toujours et n'en approfondissait pas les caractéristique et les motivations inspiratrices* »[17].

Selon le jugement presque unanime des historiens, même anarchistes, le succès de l'Internationale en Italie, dans sa version libertaire, est à attribuer au « mythe ». Parmi les rangs des républicains, insatisfaits de la solution apportée à la question nationale et institutionnelle, ceux qui persistaient simplement à revendiquer la république et à promouvoir, dans ce but, toujours les mêmes et inutiles agitations, furent de plus en plus harcelés par la nouvelle génération. Cette composante juvénile percevait désormais qu'il était vain de poser le problème seulement en termes de république ou de monarchie. « *Ce sont les jeunes qui ont constitué le nerf des entreprises garibaldiennes de 1862 et de 1867, mais ils n'ont jamais eu la satisfaction de voir le moindre succès de ces entreprises ; ce sont les jeunes* [qui], *accourant en France en 1870 sous la bannière de Garibaldi, obéissant à l'impulsion romantique de leur esprit, ont maintenant soif d'un nouvel idéal* ». « *L'inaptitude du mazzinianisme à répondre aux aspirations de cette jeunesse apparaît* […] *évidente* ». « *Dans le programme de Mazzini il manquait désormais un* mythe », éteint avec la prise de Rome. « *Mais cette crise de la jeunesse mazzinienne* […] *serait restée dans des limites assez modestes si l'attitude de Garibaldi ne l'avait encouragée et aggravée* »[18]. Suite à sa prise de position en faveur de la Commune et à la sympathie qu'il manifesta en faveur de l'Internationale entre l'été et l'automne 1871, ces jeunes « *trouvèrent dans la Commune leur nouveau mythe et dans l'Internationale leur bannière* »[19]. L'enthousiasme l'empota sur la réflexion, le cœur sur le cerveau.

L'enthousiasme pour une cause dont on se sentait proche était partout en ébullition, en raison aussi de la participation de nombreux volontaires à l'expédition garibaldienne dans les Vosges, et puis parce que certains des rescapés des Vosges avaient participé directement aux événements mêmes de Paris. La sympathie pour la Commune, mise en relation immédiatement avec l'Internationale, finit par exercer « *sur le plan émotionnel* »[20] une énorme attraction pour celle-ci et pour le socialisme. Entre les républicains néophytes de ce nouveau credo et ceux qui, à l'inverse, étaient restés liés aux idées de Mazzini sans

---

suisse), 14 septembre, n° 29 ; *L'Internazionale. Cenno storico* (L'Internationale. Aperçu historique), 21, 28 septembre, n° 30-31 ; *Documenti sull'Internazionale* (Documents sur l'Internationale), 16, 23 novembre, 7 décembre, n° 38, 39, 41. Ces articles furent ensuite recueillis et republiés en brochure le même mois. (Giuseppe Mazzini, *Mazzini e l'Internazionale*, Roma, Amministrazione della Roma del Popolo, 1871).

[16] Engels, lettera a Theodor Cuno, 13 novembre 1871, in *MEO*, vol. XLIV, 328-329 (Correspondance (éd. cit.), t. XI, p. 349).

[17] Bianca Montale, *Mazzini e le origini del movimento operaio italiano*, op. cit. p. 105.

[18] Nello Rosselli, *Mazzini e Bakunin*, op. cit., pp. 251-253.

[19] Pier Carlo Masini, *Storia degli anarchici italiani da Bakunin a Malatesta (1862-1892)*, Milano, Rizzoli, 1973, p. 47.

[20] Ib, p. 45.

comprendre que le « *pauvre vieux* » avait désormais « *fait son temps* »[21], comme l'écrivit Cafiero à Engels, l'affrontement s'embrasa par des manifestations d'excitation et d'exaltation d'un côté, et de rage sourde et de rancœur de l'autre. Gaetano Darchini, contemporain et ami d'Andrea Costa, nous offre dans son *Autobiographie* une chronique savoureuse des journées qui précédèrent et suivirent l'apparition des premières sections internationalistes dans sa région, la Romagne. « *Dès lors commença justement à souffler un vent nouveau à Maniacopolis [Imola]. Notre ville vivait, tout comme nous, une crise. Le parti historique républicain souffrait les premiers spasmes de l'agonie alors que le parti de* l'Internationale *faisait entendre ses premiers vagissements.* […] *Les idées bouillonnaient dans les cerveaux, et le sang dans les veines. Le socialisme et l'anarchisme ne montraient pas encore ouvertement leur visage ; mais quelque chose en transparaissait çà et là en tant que réaction à l'idéalisme mazzinien ; sauf que beaucoup accueillaient avec enthousiasme les idées nouvelles sans toutefois se détacher résolument des anciennes* […] : *dans les cafés, dans les gargotes, sur les promenades publiques avaient lieu des discussions et des bagarres. Les diverses opinions, n'étant pas encore bien claires et discernées, les esprits étant bornés et les passions troubles, il arrivait que les programmes politiques, et encore fallait-il pouvoir parler de programmes politiques, étaient nécessairement hybrides ou confus* […] : *le plus souvent, véritablement, on obtenait tout un fouillis de république, de Commune, d'Internationale, de révolution, de socialisme, d'anarchisme ;* […] *surtout enfin, on se gueulait dessus avec des éclairs haineux dans les yeux, avec des gestes menaçants et l'on frappait à grands coups de poings sur les tables en faisant sauter les verres et les bouteilles, si bien que cela semblait un tremblement de terre. Dans la rue on croisait des pioppini* [sorte de chapeau] *ou de grands chapeaux à larges bords, des barbes de conspirateurs, des cravates noires ou rouges selon le parti soulevées par le vent, des bâtons noueux solidement empoignés, la démarche arrogante de personnes qui te saluaient un jour et ne te saluaient plus le lendemain* […]. *Jusqu'à l'aspect des visages, jadis ouverts et joyeux, qui se faisait de jour en jour plus suspicieux et torve ; les traits se durcissaient du fait de la permanente surexcitation des esprits. L'orage ne grondait pas de l'extérieur, mais d'un bouillonnement intérieur long et profond. Il y avait qui, ne tenant compte que de leur propre parti, soutenaient que le fruit était mûr et qu'il n'y avait plus qu'à descendre dans la rue, faire parler la poudre, sonner le tocsin, chasser le maire et proclamer la république* […]. *D'autres, mégalomanes comme on en trouve souvent dans les villes de Romagne, se demandaient gravement : "Voyons un peu ce que fera le gouvernement si Maniacopolis bouge !"* ». Sur ce fond de folklore, Darchini décrit ensuite une collection de personnages d'Imola de cette époque, et clôt enfin en parlant d'un certain Strofinaccio (Chiffon) : « *Un éclectique en politique, républicain ou internationaliste selon le moment. Toujours condamné par la police, toujours en procès ou en prison* […]. *Il avait fait toutes les campagnes d'indépendance et avait participé à tous les mouvements d'insurrection. Sa tête ne pouvait désormais plus concevoir une autre idée que celle-ci : il faut qu'il ait tous les matins une révolution à faire. "Mais pourquoi ?" lui demandais-je. Et lui : "Eh ma belle ! Pour faire la révolution". Et Strofinaccio, à Maniacopolis, n'était pas un cas isolé* ».

Dans ce climat d'excitation des esprits, d'âpres polémiques et d'excommunications, face à ces faits de portée historique qui semblaient promettre dès maintenant les succès longuement et vainement attendus pendant des années et pouvoir racheter toutes les déceptions, beaucoup, parmi les nouveaux contingents garibaldo-mazziniens franchirent le pas et, affranchis de l'autorité des « maîtres », partirent grossir les rangs internationalistes. Rosselli soutient que ce n'est pas une exagération que d'« *affirmer que les deux tiers du contingent internationaliste italien de 1871-1872 proviennent du mazzinianisme* »[22], et que l'on peut « *documenter* » le

[21] Cafiero, lettera a Engels, (12) giugno 1871, in Del Bo Giuseppe (sous la direction de), *La corrispondenza di Marx e Engels con iItaliani 1848-1895*, Milano, Feltrinelli, 1964, p. 14.
[22] Nello Rosselli, *Mazzini et Bakunin*, op. cit., p. 287.

fait que « *presque tous les chefs du mouvement socialiste sont des transfuges du camp républicain : tous des gens s'étant formés avec Mazzini* »[23]. Cette donnée n'est en effet pas exagérée comme nous l'avons soutenu dans une étude d'il y a six ans. Dans l'analyse prosopographique qui a été au centre de notre travail sur l'Internationale en Italie, nous avons constaté que 181 représentants, soit 80,1 % des 226 internationalistes dont nous connaissons les expériences politiques précédentes, provenaient de l'expérience politique républicaine, mazzinienne ou garibaldienne. Cette donnée s'élève à 87,5 % pour les participants à la Conférence de Rimini d'août 1872, qui constitua l'Internationale en Italie[24]. Mais, conclut toujours Rosselli, *« il faut s'entendre sur la valeur de cette véritable éruption internationaliste, peu ou pas* […] *anticip[ée] par une longue période d'incubation scientifique ou de tentatives pratiques d'organisation ouvrière* »[25]. Est-ce que ce fut un gage inévitable ? Peut-être que oui. De toute manière, ce fut aussi le prix que cette génération paya à l'arriération économique de l'Italie, un pays qui en outre était encore empêtré le jour d'avant dans la question nationale.

Bilans nécessaires, mais non cohérents

Cette généalogie, la filiation de l'internationalisme italien par les courants démocratiques, fut unanimement reconnue par presque tous les historiens, y compris ceux de formation anarchiste. Les observations de Costa, dira Max Nettlau en 1928, « *m'ont convaincu que l'affinité entre les derniers hommes du Risorgimento et les premiers diffuseurs de l'Internationale, qu'il m'avait semblé entrevoir, a effectivement existé* »[26]. Les observations de Costa consistaient en un jugement historique d'ensemble de ces évènements, que le leader d'Imola avait déjà rédigé en 1880, et qu'il refit paraître ensuite, en 1899. C'est une analyse intéressante sous plusieurs aspects, et qu'il est donc utile de revoir. « *Mazzini s'aliéna la partie la plus chaleureuse et généreuse de la jeunesse* [en] *sévissant contre* » la Commune. « *La Commune de Paris fut surtout ce qui révéla au peuple italien qu'il y avait bien d'autres et de bien plus graves problèmes à discuter en dehors de ceux qui l'avaient préoccupé jusqu'alors. Mazzini et Garibaldi commencèrent à paraître vieux.* […] *La rapidité avec laquelle ce nouvel esprit se propagea en Italie fut merveilleuse – je dis nouvel esprit car – confessons-le aujourd'hui – nous nous lançâmes dans ce mouvement, poussés bien plus par le désir de rompre avec un passé qui nous oppressait et qui ne répondait pas, et n'avait jamais répondu, à nos aspirations, que par une conscience réfléchie de ce que nous voulions. Nous sentions que l'avenir était là* […] *d'où l'acceptation inévitable du programme de l'Association Internationale* »[27].

Plus ou moins de même teneur est le réexamen historique que Malatesta nous a fourni en 1928. « *La nouvelle des faits de Paris enfiévra toute la jeunesse politiquement active. En réalité, on savait bien peu de ce qu'était véritablement la Commune, mais l'imprécision même des nouvelles laissait libre cours à l'imagination, et chacun se figurait le mouvement parisien selon ses propres désirs. Et comme on attribuait ce mouvement à l'Internationale, celle-ci profita entièrement de la popularité dont jouissait la Commune dans les milieux révolutionnaires italiens.* […] *Les premiers et plus nombreux partisans se trouvaient parmi*

[23] Nello Rosselli, *Saggi sul risorgimento e altri scritti*, Torino, Einaudi, 1946, p. 290.
[24] Emilio Gianni, *L'Internazionale italiana fra libertari ed evoluzionisti. I congressi della Federazione italiana e della Federazione Alta Italia dell'Associazione Internazionale dei Lavoratori (1872-1880)*, Milano, Pantarei, 2008, pp. 344, 345.
[25] Nello Rosselli, *Mazzini et Bakunin*, op. cit., p. 288.
[26] Max Nettlau, *Bakunin e l'Internazionale in Italia dal 1864 al 1872*, (Ginevra 1928), Reprint, Roma, Savelli, 1975, pp. 349-350.
[27] Andrea Costa, *Bagliori di socialismo - Ricordi storici*, Firenze, Nerbini (s.d. mais 1900), le récit, intitulé *Del socialismo in Italia*, parut d'abord dans *L'Almanacco socialista del 1880*, édité par Bignami, pp. 11-13.

les garibaldiens toujours prompt à s'enflammer pour toute idée qui leur paraisse avancée. […] *Étant donné l'ambiance italienne encore vibrante des souvenirs des conspirations mazziniennes et des expéditions garibaldiennes, l'excitation produite par la Commune de Paris, l'influence prédominante de Bakounine, le tempérament et les convictions des premiers initiateurs, l'Internationale* […] *prit dès le début un caractère décidément subversif* […] *ce fut essentiellement une association créée dans le but de provoquer une insurrection armée, qui aurait dû d'un seul coup renverser le gouvernement* »[28].

Ce « tempérament », ce « caractère » et cet « esprit » et non la « conscience », furent aussi le drame de cette génération. Car elle visa le futur avec les yeux du passé. Parce qu'avec l'épuisement de « *la nourriture alimentant les conspirations et les expéditions de volontaires suite à la réalisation de l'Unité nationale* »[29], comme le dit en 1909 Osvaldo Gnocchi-Viani, un autre protagoniste de ces évènements, cette génération pensa pouvoir avoir recours dans la nouvelle lutte aux mêmes anciens outils de travail que ceux avec lesquels elle s'était formée. De là, également, l'origine des futures et inévitables déceptions. Lors de la nouvelle édition, en 1896, sa brochure de 1887 sur la Commune, c'est encore A. Costa qui le reconnaît dans sa préface : « *L'avènement de l'Internationale – soleil de l'avenir – paraissait imminent. Vingt-cinq ans étaient passés. De nombreuses illusions s'éteignirent ; de nombreuses déceptions durcirent notre cœur ; nous nous fîmes une idée plus claire et plus triste des hommes et des choses ; nous comprîmes et nous éprouvâmes combien longue, épineuse et douloureuse est la voie de l'émancipation humaine* »[30]. Le retard avec lequel le socialisme s'enracina dans le mouvement ouvrier italien, compte tenu de ses causes objectives, trouva aussi ses motivations profondes dans ces faits subjectifs. L'héritage du mouvement démocratique, du mazzinianisme, eut des effets profonds et durables. Pour les hommes qui passèrent de cette école au socialisme, ils durèrent longtemps et agirent sur plusieurs aspects. D'abord sur le plan comportemental, sur le plan d'une psychologie politique empreinte et abreuvée de romantisme, de volontarisme, de subjectivisme et complètement dépourvue du sens de la réalité. Conséquence directe de cette « conception du monde », pourrions-nous dire, cette autre propension, non moins néfaste, à ne pas être en mesure de remettre en question cette conception même. Il manqua à cette génération l'élan vers une véritable et profonde réflexion théorique sur les tourments qu'elle avait vécus. Au contraire, nombre des disciples qui se détachèrent de Mazzini *« en revendiquant leur dévotion à lui, qui les a éduqués au culte de la liberté et de la justice, et dont ils ont été séparés par une aberration momentanée, ne voulaient pas entendre parler de scission, ou refusèrent de toute façon d'en assumer la moindre responsabilité* »[31]. « *Peu d'entre eux, de part et d'autre* – ajoute Montale – *ont les idées claires. Beaucoup de mazziniens pensent, en parfaite bonne foi, pouvoir accepter Mazzini sans repousser l'Internationale ; beaucoup, de l'autre côté, qui se proclament socialistes, ont en réalité d'étranges conceptions du socialisme qu'ils assimilent à une lutte générique et humanitaire pour le rachat des classes déshéritées* »[32]. D'où l'ambiguïté et la confusion évidentes dans la création répétée de sociétés ouvrières dont on attribuait la présidence honoraire à la fois à Marx, Bakounine et Mazzini, ou Mazzini, Garibaldi et Marx. Ce legs génétique n'accompagna pas seulement le courant internationaliste-libertaire, alors en voie de formation, mais aussi le courant socialiste suivant. C'est la seule raison pour laquelle

[28] Errico Malatesta, *Prefazione* a M. Nettlau, *Bakunin e l'Internazionale in Italia*, 1928, in E. Malatesta, *Rivoluzione e lotta quotidiana. Scritti scelti*, (sous la direction de) Gino Cerrito, Torino, Edizioni Antistato, 1982, pp. 43-45.

[29] Publié dans *Battaglia proletaria* de Milano entre février 1908 et août 1909 puis en tant que livre au mois de novembre suivant par l'Editrice Operaia Milanese, aujourd'hui dans: Osvaldo Gnocchi-Viani, *Ricordi di un internazionalista* (sous la direction de) Letterio Briguglio, Padova, Tipografia Antoniana, 1974, p. 141.

[30] Andrea Costa, *Il 18 marzo e la Comune di Parigi*, Imola, Coop. Tipografica Editrice, 1902, p. 7.

[31] Nello Rosselli, *Saggi sul le Risorgimento e altri scritti*, op. cit., p. 279.

[32] Bianca Montale, *Mazzini e le origini del movimento operaio italiano*, op. cit., p. 106.

encore en 1893, O. Gnocchi-Viani, représentant de premier ordre du parcours politique de ce courant qui passa du mazzinianisme à l'internationalisme puis s'ancra définitivement dans le socialisme, pouvait être convaincu qu'« *entre mazzinianisme et socialisme il n'y a pas de contradiction* » mais seulement « *un rapport évolutif* »[33]. Cette étape cruciale fut-elle un passage obligatoire sur le chemin du mouvement ouvrier italien vers l'acquisition du socialisme ? Ou plutôt une impasse qui en retarda l'avancée de façon disproportionnée par rapport aux causes objectives mêmes qui sous-tendaient et caractérisaient cette phase ?

Le passé qui ne passe pas : le poids de la tradition démocratique dans l'histoire du mouvement ouvrier italien

Pour aborder ce problème, dans l'analyse de la fameuse question du « retard historique », ce sont toujours les *causes objectives* qui ont été soulignées : le retard du développement du capitalisme italien, la classe ouvrière jeune ou encore en formation, etc. Mais, face à ces facteurs agissant évidemment de façon décisive, les facteurs *subjectifs* ont toujours été peu considérés. Dans un célèbre texte de 1852, Marx affirmait : « *Les hommes font leur propre histoire, mais ils ne le font pas d'après leur libre-arbitre, dans de circonstances choisies par eux ; ces circonstances leur sont données, transmises par le passé* ». Ainsi, la « *tradition des générations disparues pèse comme un cauchemar sur le cerveau des vivants* » qui, particulièrement dans les époques de crises révolutionnaires, sont induits à « *conjurer les esprits du passé* » et « *leur empruntent les noms, les mots d'ordre et costumes* ». Mais cette mise en scène au rabais aboutit souvent à une « *parodie* »[34]. Ainsi par exemple, le mythe de « la troisième Rome » des courants démocratique et mazzinien se heurta aux faits déterminés par l'Italie du Risorgimento. C'est toutefois à partir de ce mythe, ainsi que d'autres, que se forma le caractère des divers courants politiques et, en particulier du courant démocratique. Dans sa réflexion sur Garibaldi, grand représentant de ce courant, l'ancien ambassadeur Sergio Romano souligne son énorme et durable influence. Et il synthétise ainsi : après lui, tous « *cherchèrent, à leur façon, à évoquer la réalité avec les paroles, à changer l'histoire avec un seul geste créatif, avec la seule manifestation de la volonté. L'Italie comme une œuvre d'art ou, si vous préférez, comme un miracle* »[35]. Mais si le courant démocratique avait quand même eu au fond, avec Garibaldi, un vainqueur, que dire alors de Mazzini ? Du Mazzini des cent entreprises, toutes également mises en échec, souvent même de façon grotesque ? Dans un processus logique que nous pourrions définir de refoulement-renforcement, – c'est maintenant l'historien anglais Christopher Seton-Wattson qui parle – Mazzini « *en tant qu'homme politique et d'action* […] fut une faillite totale ». Il laissa toutefois « *une empreinte pérenne dans la tradition démocratique italienne* : […] *l'enthousiasme comme substitut de l'organisation, le dilettantisme et une sous-estimation constante des obstacles restèrent les caractéristiques de nombreux hommes politiques de la gauche* »[36].

Si le « garibaldisme » est un héritage, mais qui nous a été livré à perpétuité presque exclusivement par le « héros des Deux Mondes », l'héritage transmis par Mazzini au courants de la gauche italienne a plusieurs facettes. Dans ses *Cahiers sur le Risorgimento*, Antonio Gramsci souligne quelques aspects, parmi lesquels l'attitude du subjectiviste devant faire face

[33] Osvaldo Gnocchi-Viani, *Dal mazzinianesimo al socialismo*, 1893, in O. Gnocchi-Viani, *Oltre la politica. Valori e istituzioni per una società nuova*, (sous la direction de) Giovanna Angelini, Milano, Franco Angeli, 1989, p. 249.

[34] Marx, *Il diciotto brumaio di Luigi Bonaparte*, in *MEO*, vol. XI, pp. 107 e 197, (Marx, *Le dix-huit brumaire de Louis Bonaparte*, Éditions Science Marxiste, Paris, 2010, p. 175).

[35] Sergio Romano, *Storia d'Italia dal Risorgimento ai nostri giorni*, Milano, Mondadori, 1978, p. 23.

[36] Christofer Seton-Watson, *L'Italia dal liberalismo al fascismo (1870-1925)*, Bari, Laterza, 1976, pp. 4-5

à la réalité objective, souvent néfaste. « *Le concept d'"idéal" qui s'est formé chez les masses de gauche* », se compose d' « *un état d'âme vague et oscillant qui trouve son compte dans une phrase creuse capable, parce que creuse, de contenir toutes sortes de choses les plus disparates* ». L'« *idéal* », c'est à dire la « *phrase creuse* », prennent la place d'une conception scientifique du monde. Il s'agit d'un ingrédient qui exclut toute analyse objective et qui se manifeste, dans l'adversité, « *par une certaine manie de la persécution, la tendance à se croire toujours mal jugé et à être mécontent, à se croire victime de complots internationaux, à s'imaginer avoir des droits historiques particuliers, méconnus et piétinés, etc.* »[37]. Les pages de Mazzini sont pleines de tels « idéaux », de cette « *fausse sublimité* », comme le dit Marx en commentant sa production littéraire, « *de cette grandiloquence boursouflée, de cette verbosité et de ce mysticisme prophétique qui sont caractéristiques de ses écrits, et qui constituent le trait distinctif de l'école littéraire italienne dont il est le fondateur* »[38]. Mais quelles étaient les caractéristiques de cette école ? Afin de ne pas donner l'impression que nous ne nous référons qu'à Marx, voyons ce qu'a dit sur le sujet Francesco De Sanctis, patriote napolitain de 1848, historien de la littérature, député au Parlement puis ministre de l'Instruction publique. Pour caractériser *les écoles littéraires démocratique* et *libérale* dans les *Cours de littérature comparée* qu'il donna au cours de l'année académique 1873-1874, il argumenta ainsi : « *L'école libérale, en littérature, part du vrai et rejette l'idéal qu'elle considère comme une abstraction métaphysique, ou bien l'accueille en le positionnant dans la réalité et dans l'histoire. Les démocrates ne conçoivent pas une littérature qui ait ses fondements dans le vrai, ainsi considéré comme un idéal mesuré et limité ; au contraire ils font de l'idéal, le piédestal de la littérature* ». Par conséquent, « *le style de l'école libérale est analytique, historique, je dirai scientifique – car en concevant l'idéal entouré par les circonstances historiques, il faut constamment analyser ces circonstances* […] *– et le langage acquiert une précision quelque fois presque scientifique. Chez les démocrates, le style est synthétique et poétique. Synthétique car partant d'un ordre idéal déjà admis sans discussion, ils n'ont pas besoin d'analyser les faits, qui pour eux sont secondaires et accidentels, pour cette raison ils déclament presque* ex tripode, *comme des oracles, par le biais de maximes dont ils sont convaincus et dont ils cherchent à convaincre les autres, au moyen d'un peu d'affection et d'une certaine chaleur. – Et c'est poétique ; car lorsque quelqu'un non seulement croit en un idéal, mais l'aime jusqu'à offrir sa vie pour celui-ci, jusqu'au martyre, la chaleur de ce sentiment passe dans le style et empêche la précision, historique et scientifiqu*e […] : *l'école libérale dispose elle aussi de ses atouts, principalement l'ironie* ». À l'inverse, « *L'ironie démocratique n'est pas souriante, elle n'est pas revêtue d'amabilité, elle est découverte comme un poignard aiguisé et brillant : soumise aux questions passionnelles, cette ironie dure peu et se mue en fureur, en enthousiasme, etc.* […]. *Chez les écrivains libéraux* – conclut enfin De Sanctis – *le langage se rapproche du peuple, des classes inférieures, de la langue vivante et courante, parce que leur objectif immédiat est d'utiliser les moyens moraux et de propager leur doctrine. Chez les démocrates le langage est solennel, littéraire et parfois aussi conventionnel, parce qu'il ne vise pas à instruire mais à secouer, enflammer. Chez les libéraux cela ressemble à un discours, ici à la harangue d'un général d'armée, sur le champ de bataille, pour motiver les soldats. En bref, une école a pour principe un ordre historique, le vrai, – l'autre un ordre d'idées, l'idéal ; – l'une emploie un style analytique, l'autre synthétique ; – la première un langage proche du parlé, la seconde un langage solennel, presque apostolique, parfois dégénérant dans la rhétorique car on n'a pas toujours une chaleur sincère, parfois on glisse dans le fictif. – Voilà pourquoi de nombreux livres de l'école libérale sont devenus populaires, et que presque aucun livre de l'école démocratique*

[37] Antonio Gramsci, *Il Risorgimento*, Turino, Einaudi, 1949, p. 199.

[38] (Marx), *Mazzini e Napoleone*, in New York Tribune, 11 maggio 1858, in Marx-Engels, *Sul Risorgimento italiano* (sous la direction de) Ernesto Ragioneri, Roma, Editori Riuniti, 1959, p. 142.

ne peut vraiment se définir comme tel »[39]. L'épilogue de ces écoles littéraires finit toutefois dans un paradoxe. Dans un pays où les classes dirigeantes, surtout la classe politique, se caractérisèrent et se caractérisent toujours par une formation basée davantage sur la littérature orale (meetings, discours, proclamations, etc.) que sur celle écrite (livres), dans un tel pays, l'Italie, la « psychologie politique » dominante parmi les courants de gauche surtout, finit par être celle qui est issue de l'école démocrate.

Ceci influença énormément, comme nous l'avons dit, la première phalange de l'Internationale en Italie composée principalement de représentants provenant de l'expérience démocratique. Pour ceux-ci il s'agit largement d'un simple passage du camp « démocratique » au camp « socialiste », sans aucune réflexion sérieuse d'ordre théorique, ni aucune sérieuse *rupture* d'ordre doctrinal, programmatique ou stratégique. Ces hommes finirent ainsi par s'installer dans le mouvement pour parvenir au « soleil de l'avenir » en transférant avec eux tout le bagage psychologique et politique de leurs précédentes expériences démocrates. Ce saut… dans la continuité, pourrions-nous dire, peut être discerné dans les *Souvenirs d'un internationaliste*, déjà cités. Dans ce texte, O. Gnocchi-Viani rappelle en 1909 : « *Qu'a-t-elle (l'AIT) trouvé en Italie ? D'un côté, une jeunesse mazzinienne et garibaldienne en défaut de la nourriture pour alimenter conspirations et expéditions de volontaires pour réaliser l'Unité Nationale* […]. *De l'autre, des ouvriers en grande partie dispersés* […]. *On ne regarda le grand événement parisien* [la Commune], *que comme un symbole révolutionnaire, pouvant se relier par son esprit aux révolutions pour le Risorgimento italien, et qui recruta pour nous les esprits soucieux de ne pas interrompre le cours du progrès humain* »[40].

La Commune de Paris ne poussa pas les militants de cette génération à une réflexion, ni ne les contraignit à l'étudier, et à la nécessité de la considérer comme une potentielle césure théorico-pratique entre deux époques historiques diverses et antagonistes – comme « *la forme politique enfin découverte grâce à laquelle on arrivera à l'émancipation économique du travail* (…) *le glorieux précurseur d'une société nouvelle*»[41], comme le dit Marx. Ils furent au contraire seulement poussés à la saluer en tant que « symbole révolutionnaire ». Il est par conséquent tout à fait logique que pour cette jeunesse, « éduquée à de hautes aspirations » mais pas habituée aux réflexions difficiles, toute la question tenait dans la seule recherche d'un nouvel « *aliment agitateur* », pour ne pas interrompre « *le cours du progrès humain* ». De l'« idéal » de la *patrie*, on passait à celui du *socialisme*, ce dernier comme le premier« accepté sans discussion », sans « nécessité d'analyser les faits ». Tel fut le trait typique de la psychologie de cette génération : une fois arrivée au socialisme, elle transmit ce caractère à son évolution ultérieure. Cette génération, tout en étant poussée par des idéaux élevés, n'a jamais été dressée à l'étude. Elle exerça cette influence, c'est-à-dire à ne pas étudier, aussi sur les générations socialistes suivantes. Dans sa *Psychologie du mouvement socialiste* de 1903, Ettore Ciccotti parlera des militants socialistes comme de personnages habitués à « *lire avec les oreilles* »[42].

Idéalistes et matérialistes, hier et aujourd'hui

[39] Les leçons, publiées ensuite sur le journal napolitain *Roma* puis en volume par Benedetto Croce en 1897, aujourd'hui in Francesco De Sanctis, *Mazzini*, (sous la direction de) Vincenzo Gueglio, Genova, Fratelli Frilli Editori, 2005, pp.73-74.

[40] Osvaldo Gnocchi-Viani, *Ricordi di un internazionalista*, op. cit., p. 141.

[41] Marx, (terzo) *Indirizzo del Consiglio generale dell'AIL* (giugno 1871), poi raccolto assieme al primo (luglio 1870) e secondo indirizzo (settembre 1870) ne *La guerra civile in Francia*, 1891, in Gian Mario Bravo, *La Prima Internazionale. Storia documentaria*, op. cit., pp. 474, 484 (Marx (troisième) *Adresse du Conseil générale de l'AIT* (juin 1871), puis rassemblé avec la première (juillet 1870 et la seconde adresse (septembre 1870) dans *La guerre civile en France*. 1891, Paris, Éditons Science Marxiste, p. 73 et 94).

[42] Ettore Ciccotti, *Psicologia del movimento socialista*, Bari, Laterza, 1903, p. 154.

Ce refus de la théorie considérée comme aride, au profit d'une praxis vécue émotionnellement comme glorieuse, représente le pont psychologico-conceptuel jamais abandonné sur lequel une partie des dernières recrues du courant démocratico-républicain passa au socialisme. Cette forme mentale était généralisée. Elle était commune à tous. Aussi bien ceux qui aboutirent directement à l'anarchisme que ceux qui évoluèrent par la suite vers le socialisme. L'un de ces derniers, O. Gnocchi-Viani, en 1908, le montre une fois de plus dans ses *Souvenirs* déjà cités : « *la doctrine communiste, qui tombait autoritairement d'en haut au nom de la science, qui appelait plus aux argumentations pondérées de la raison qu'aux appels du sentiment, avait beaucoup de mal à pénétrer et s'incarner dans les âmes simples, sentimentales, de la jeunesse et de la classe ouvrière, lesquelles* […] *sentaient que ceux-ci* [les penseurs] *ne touchaient pas les fibres intimes de leur cœur, et les laissaient émerveillées, pensives, mais froides. Elles ne méprisaient pas le raisonnement, mais ne pouvaient pas l'aimer de tout cœur, si leur cœur n'était pas ému et appelé à réchauffer le raisonnement par ses battements* ». Marx fut donc « *peu ou pas* [suivi] *parce que ses écrits longs, pesants, puissants, s'adressaient bien plus aux scientifiques qu'au peuple* ». Curieusement, O. Gnocchi-Viani, qui rentre certainement davantage dans la catégorie des « scientifiques » que dans celle du « peuple », lorsqu'il dresse la liste des lectures sur lesquelles lui et sa génération se formèrent, cite la *Quintessence du socialisme* (1874) du sociologue allemand et ministre de l'empire autrichien A. Schäffle. Il en parle comme « *comme d'une sorte d'ABC du socialisme. En effet* – rappelle-t-il encore – *à qui me demandait alors* […] *un livre qui explique, de quelque façon, ce qu'est le socialisme, je ne savais pas trouver mieux que le volume de Schäffle* ». Parmi les autres auteurs sur lesquels se forma cette génération – à une époque à laquelle le socialisme avait désormais accompli son passage de l'utopie à la science, se consacrant à étudier « le capital » et cessant de s'interroger sur tous les aspects de la future société socialiste – O. Gnocchi-Viani mentionne encore Benoît Malon, Mikhaïl Bakounine, Pierre Kropotkine, Élisée Reclus, Alexandre Herzen, Émile de Laveleye et César De Paepe, et en particulier, les écrits sur « *l'organisation des services publiques de la société future* »[43].
Des idéalistes, peut-être même héroïquement voués à la cause, mais ignorants. C'est-à-dire qu'ils ignoraient et ne se préoccupaient pas de pénétrer les raisons profondes et objectives de leurs propres idéaux, mais ce contentaient d'une phraséologie révolutionnaire qui apaisait leur état d'âme inquiet. Des idéalistes prisonniers des mythes et créateurs à leur tour de nouvelles mythologies : tel est le court-circuit, jamais complètement interrompu, qui a accompagné l'histoire du mouvement ouvrier italien jusqu'à nos jours. De même que dans le passé « quarante ans de développement de la science positive » ne suffirent pas pour inverser cette tendance, ainsi aujourd'hui le développement de la science de la révolution n'admet pas plus de raccourcis. Les immenses progrès accomplis dans tous les champs du savoir humain, durant le siècle et demi qui nous sépare des évènements que nous étudions et, surtout, la possibilité de mettre ces connaissances à la disposition des masses, démesurée par rapport au passé, ne pourraient servir à entamer spontanément cette tradition. Dans une lettre de 1871 à L. Kugelmann, Marx mettait en garde : « *On* croyait *jusqu'à présent que la formulation des mythes chrétiens dans l'Empire romain n'avait été possible que parce que l'imprimerie n'était pas encore inventée. C'est tout le contraire. La presse quotidienne et le télégraphe qui répand ses inventions en un clin d'œil dans tout le globe fabriquent plus de mythes en un jour qu'on ne pouvait en fabriquer autrefois en un siècle (et ces veaux de bourgeois les gobent et les diffusent).* »[44]. Si l'on n'ajoute même à la presse et au télégraphe que la radio, la télévision et internet, on comprend alors le sens concret et incontournable de la célèbre affirmation de 1874 de Engels : « *Ce sera, notamment, le devoir des chefs de s'éclairer de plus en plus sur*

[43] Osvaldo Gnocchi-Viani, *Ricordi di un internazionalista*, op. cit., pp. 80, 153-155.
[44] Marx, lettera a Kugelmann, 27 juillet 1871, in *MEO*, op. cit., vol. XLIV, p. 253 (*Correspondance*, éd. cit., t. XI, p. 246).

toutes les questions théoriques, de se délivrer de plus en plus de l'influence des phrases traditionnelles, appartenant aux conceptions surannées du monde, et de ne jamais oublier que le socialisme, depuis qu'il est devenu une science, veut être pratiqué, c'est-à-dire étudié, comme une science. »[45].

[45] Engels, *Prefazione* (1er juillet 1874), à la troisième édition de *La guerra dei contadini in Germania*, (1850), in *MEO*, op. cit., vol. x, p. 674 (*La guerre des paysans en Allemagne* (1850), trad. fr. in F. Engels, *La Révolution démocratique bourgeoise en Allemagne*, Paris, éditions sociales, 1952, p. 24).